

Entretien avec Gilles Carle

Benoît Mendreshora

Volume 8, Number 4, June–August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mendreshora, B. (1989). Entretien avec Gilles Carle. *Ciné-Bulles*, 8(4), 24–27.

Filmographie de
Gilles Carle :

1961 : **Dimanche d'Amérique**
1962 : **Patinoire**
1963 : **Natation**
1963 : **Patte mouillée**
1963 : **Un air de famille**
1963 : **Comment mourir au cinéma**
1964 : **Solange dans nos campagnes**
1964 : **Percé on the rocks**
1965 : **la Vie heureuse de Léopold Z**
1966 : **Place à Olivier Guimond**
1966-1971 : (Quelques centaines de films publicitaires pour Onyx Films)
1967 : **Place aux Jérolas**
1968 : **le Québec à l'heure de l'Expo**
1968 : **le Viol d'une jeune fille douce**
1970 : **les Mâles**
1970 : **Stéréo**
1971 : **Un hiver brûlant**
1972 : **la Vraie Nature de Bernadette**
1973 : **la Mort d'un bûcheron**
1973 : **les Corps célestes**
1975 : **les Chevaux ont-ils des ailes**
1975 : **la Tête de Normande St-Onge**
1975 : **A Thousand Moons**
1977 : **l'Ange et la femme**
1978 : **l'Âge de la machine**
1980 : **Fantastica**
1981 : **les Plouffe**
1982 : **Jouer sa vie**
1983 : **Maria Chapdelaine**
1985 : **Cinéma, cinéma** (coréalisé avec Werner Nold)
1985 : **Ô Picasso**
1986 : **la Guêpe**
1988 : **Vive Québec !**

Benoît Mendreshora

« J'aime pas qu'on dise que j'exploite les femmes. »

■ Nous avons rencontré Gilles Carle alors qu'il suivait avec passion le match d'échecs entre Kevin Spraggett et Youri Youssopov dans la vieille capitale. Entre deux parties, il a bien voulu nous parler de cinéma avec l'enthousiasme d'un débutant... de 59 ans. Quelques jours plus tard, Gilles Carle replongeait au cœur de l'actualité cinématographique, par ses démêlés avec l'Office national du film et en tant que héraut de la lutte des auteurs pour la reconnaissance de leurs droits.

Ciné-Bulles : Gilles Carle vous avez réalisé 32 films, reçu environ 25 prix de toutes sortes, il y a 44 citations à votre propos dans *l'Histoire générale du cinéma québécois* et trois pages vous sont consacrées dans *le Dictionnaire du cinéma québécois*. Bref, on vous considère comme un pilier du cinéma québécois. Comment se sent-on devant une si grande reconnaissance ?

Gilles Carle : Les prix c'est beau. Quand tu en gagnes un c'est beau, deux c'est formidable, trois c'est trop! Il faut éviter de faire du cinéma pour les prix, pour être dans l'Histoire. Et comme je dis souvent, moi je fais des films et je ne fais pas de cinéma. Le cinéma vient après. C'est les autres qui font du cinéma avec mes films. Je fais mes films un après l'autre, un peu comme un artisan finalement, en essayant de faire le meilleur possible sans chercher à être un auteur, sans chercher à avoir un style particulier. Je cherche toujours un peu comme dans *la Vraie Nature de Bernadette*, la façon la plus efficace et la plus simple d'atteindre un but. Par exemple, il me faut une raison extraordinaire pour ne pas mettre la caméra à la hauteur du personnage que je filme,

parce que l'acteur et le personnage sont toujours, pour moi, plus importants que le cinéma. Et le film que je fais est aussi, plus important que le cinéma.

Ciné-Bulles : Vous avez une carrière qui a oscillé entre le documentaire et la fiction. Mais très tôt, il semble que la fiction vous tendait les bras et que vous n'avez pas pu résister ?

Gilles Carle : Oui, je viens du documentaire, mais je ne peux pas dire que mes premiers documentaires normaux ont été des succès ou des réussites. Il y en a même de très mauvais. Je suis allé vers la fiction, vers ce qu'on appelle la fiction, mais une sorte de fiction-documentaire. Je n'ai pas été seul dans ce cas-là. À peu près tout le monde de l'Office national du film, de Lamothe à Arcand, a commencé en même temps. On a tous oscillé, comme vous dites, entre les deux et je crois que c'est une des caractéristiques du cinéma québécois, une de ses qualités. Et moi je suis fier de faire partie de cette école qui oscille entre deux cinémas, et même entre trois cinémas maintenant puisqu'il se fait de gentils et jolis films pour la télévision.

Ciné-Bulles : Justement avec *les Plouffe*, vous avez été le premier réalisateur québécois à obtenir une grande réussite dans un projet conjoint entre le cinéma et la télévision. Croyez-vous que c'est une tendance qui devrait s'accroître ?

Gilles Carle : Je crois que oui. C'est sûr que le cinéma va changer à cause de la télévision et que le cinéma a changé et change encore la télévision. Ce qui manque à la télévision, c'est une sorte de liberté. On donne toujours dans des projets gentils, cutes, jolis, qui ne font de tort à personne. Parce que la télévision reste encore un domaine familial. On aborde des problèmes individuels, comme la transsexualité et tout cela, mais c'est une voie d'évitement pour les vrais problèmes humains qui sont les problèmes de la vie ou les problèmes des institutions, des problèmes politiques... Je crois que c'est le mauvais côté de la télévision. À toutes fins utiles, le danger qui nous menace actuellement, c'est qu'on fait des films pour la télévision avec des budgets de cinéma. Le cinéma s'en va vers la connaissance, le savoir, la poésie, vers les choses secrètes, les choses plus mystérieuses. Alors que la télévision cherche toujours à faire éclater l'abcès, aller vers les



Gilles Carle dirige Carole Laure sur le plateau de **Maria Chapdelaine**

choses plus informatives que les choses du savoir. Mais je dirais qu'à la limite, il n'y a pas de comparaison entre les deux; que la télévision, c'est la religion catholique et que le cinéma, c'est... le cinéma. Que la religion, c'est un signal électronique, c'est une nouvelle morale, que cela imbibe toute la vie quotidienne et que le cinéma en fait partie, mais pas plus que Janette Bertrand ou un autre. C'est une nouvelle façon de regarder la société, la morale ne s'y exprime pas de la même manière. Il n'y a pas les nouvelles formes de péchés solitaires dans le coin (rires), ce n'est plus les péchés qu'on avait autrefois. Alors je ne crois pas que l'on puisse comparer les deux. Je crois que le cinéma va être englobé finalement dans cette nouvelle église, cette nouvelle religion qu'est la télévision.

Ciné-Bulles : *N'y a-t-il pas un danger que plusieurs nouveaux réalisateurs viennent à se fier à un certain conformisme télévisuel en faisant du cinéma pour le grand écran. Qu'on ne pense qu'à la façon de travailler, de cadrer, d'éclairer. La poésie du cinéma ne risque-t-elle pas de disparaître ?*

Gilles Carle : Elle va changer en tout cas. Le danger de la télévision, à cause de cette immense institution, qui a des idées finalement, des idées morales, des idées d'argent, des idées capitalistes et ainsi de suite. Le danger c'est de devenir des réalisateurs de service et des metteurs en ondes. Des réalisateurs de service à qui on va dire : « Faites un film sur les mères célibataires, ou sur

les problèmes des ouvriers de la mine Noranda, un film sur la pollution, etc. » C'est qu'au cinéma, la pollution, cela peut être beau aussi, alors qu'à la télévision c'est toujours un problème. Il ne faut pas se noyer dans les problèmes. Le danger avec les films qui se font actuellement par des réalisateurs de service, c'est de faire des films gentils, où tout se résout gentiment à la fin. C'est appliquer des modèles qui triomphent à la télévision depuis **All in the Family**. Alors le danger c'est aussi de prendre beaucoup d'argent et de le donner à des trucs comme cela. Au lieu d'aller vers un vrai cinéma, qui va d'abord dans les salles, qui est international et qui a un contact différent avec le public sur le grand écran... En attendant que le grand écran rentre dans les salons.

Ciné-Bulles : *On sait que pendant votre carrière, vous avez oeuvré également dans le public. C'est aussi le cas de jeunes réalisateurs en ce moment qui réussissent, disent-ils, à survivre grâce à la publicité. Est-ce que c'est parce que c'est impossible de vivre ici juste avec le cinéma ?*

Gilles Carle : Moi je n'ai pas vécu que pour le cinéma. Maintenant je ne vis que du cinéma, mais je n'ai pas vécu le fait de faire de la publicité de la même façon qu'on le fait aujourd'hui, pour gagner ma vie. Je l'ai fait pour gagner mes films. Il n'y avait pas les institutions valables et souples comme Téléfilm Canada ou la SOGIC quand j'ai commencé. Donc j'ai payé d'abord mes films. J'ai

« Ces rapports rédigés sous le couvert de l'anonymat soulèvent tous le problème du mépris qu'on peut afficher à l'égard des cinéastes chevronnés et des gens d'expérience. C'est comme si nous n'avions jamais rien fait de valable. Il nous faut toujours tout recommencer à zéro. »
(Gilles Carle, **la Presse**, 14 mars 1989)

À propos de l'Office national du film:

«Je lui dois tout! J'y ai tout appris au niveau du langage. C'est là que je me suis développé, car on y faisait un cinéma qui était à l'avant-garde et très stimulant. Je suis un ardent défenseur de l'Office national du film. Je lui souhaite un autre cinquante ans et qu'il demeure la pierre angulaire qu'il est depuis ses débuts.»

(Gilles Carle, **Qui fait quoi**, mars 1989, numéro 60)

travaillé une année aux États-Unis par exemple, où j'ai fait de l'argent. J'étais associé avec Pierre Lamy, j'avais une compagnie, dont le but était de faire des films. On y est arrivé et on a investi, Pierre et moi, dans environ 25 films québécois. Il y avait toujours 35 000, 40 000 dollars qui manquaient. Et là on travaillait très fort à l'intérieur de notre compagnie pour faire des profits, pour pouvoir les réinvestir. Ce n'était donc pas pour faire de l'argent, mais pour faire des films en se disant que plus on fait de films, plus les films ont la chance d'être bons. Un jour, tout à coup, les journaux et la critique ont commencé à nous voir comme d'affreux capitalistes. Alors on a fermé les portes. Il y a eu une année ou deux où il ne s'est à peu près pas fait de films. Mais quand j'ai eu assez d'argent pour faire des films, j'ai cessé complètement toute publicité. Il faut dire que la publicité m'a quitté aussi. Elle m'a lâché. J'étais rendu avec un caractère épouvantable. Je ne pouvais pas supporter certaines choses en publicité. Je n'ai jamais été ce qu'on appelle un réalisateur de service, je réécrivais même des scénarios, comme **Lui y connaît ça**, par exemple...

Ciné-Bulles: Certains réalisateurs se plaignent que la part de créativité pour un réalisateur de publicité n'est pas très grande. Ils ne sont que des exécutants de ce que les publicitaires leur demandent ?

Gilles Carle: Oui, c'est des films faits par le marketing, mais comment peuvent-ils gagner leur vie autrement ? Je ne sais pas moi. Au lieu de retourner à la publicité, je préfère tourner du documentaire. C'est un choix personnel. Et j'ai été brimé dans mes documentaires au départ. J'avais fait un documentaire qui s'appelait **Un air de famille** dans lequel on avait coupé 35 minutes à l'Office national du film. Je n'ai jamais rien dit à personne, j'ai avalé ma pilule, mais je me suis dit : « Un jour...! » Et le jour est arrivé quand on m'a proposé de faire un film sur les échecs, **Jouer sa vie**, qui m'a donné une nouvelle carrière du côté documentaire. Alors j'ai refait (un peu) le film que j'avais fait à l'époque. C'est-à-dire que j'ai pris les méthodes et l'attitude face au documentaire qui ne sont pas celles du cinéma-vérité. Et voilà, j'ai fait par la suite une série de documentaires qui m'amènent maintenant à en faire d'autres: un sur le Diable, que je fais pour Éric Michel, un autre pour François Brault; et qui me ramènent ainsi à la fiction par la voie de **Vive Québec!** où j'ai découvert le sujet de **la Corriveau**.

Ciné-Bulles: Avant d'aborder ce sujet, j'aimerais que nous revenions à la fiction qui est tout de même assez présente, qui sert même de ligne directrice dans vos documentaires. On dit de vous que vous êtes un extraordinaire conteur. Je crois que vous ne pouvez vous empêcher de conter des histoires même quand vous faites un documentaire ?

Gilles Carle: Oui. Je ne me considère pas comme Arthur Lamothe ou Pierre Perrault, ou comme un homme qui a livré sa vie au documentaire comme Chris Marker. Je vois les choses un petit peu plus simplement. Je suis pour le gai savoir si on veut (rires), et je trouve que la manière qu'à la télévision d'enseigner aux gens, de leur dire des choses, est une manière assez triste. Ou on ne dit rien avec drôlerie, ou on dit quelque chose et c'est triste. Alors je me suis dit, je vais aller vers une nouvelle voie, qui est la voie de l'intelligence, la voie du savoir, qui n'est pas la voie de l'information. Parce que le malheur du documentaire est d'être tombé dans l'information. L'information c'est mieux à la télévision. C'est son domaine, elle s'y connaît, elle a des gens extrêmement compétents. Et l'information est bloquée à l'information qui s'accumule mais ne se développe pas. Elle ne passe pas, elle reste bloquée à la journée où elle passe. Elle ne développe pas un savoir. Et moi j'ai voulu amener dans mes films des gens de savoir. Je ne crois pas qu'interviewer des gens qui n'ont pas les compétences voulues, ou qui n'ont que des compétences voulues, ce soit une bonne chose pour le cinéma.

Ciné-Bulles: Revenons à la fiction. Parlez-nous de votre projet de **la Corriveau**.

Gilles Carle: Le sujet m'a frappé au moment où je faisais la recherche pour **Vive Québec!** Je me suis vite aperçu que, contrairement au ballet et aux quelques livres qui avaient été faits, le vrai sujet nous était donné par Luc Lacoursière, par les folkloristes, les ethnologues comme Jean Dubergé. Et qu'il y avait encore moyen de fouiller la vie quotidienne de l'époque et de découvrir qui était cette femme. La question que je me posais ce n'était pas pourquoi a-t-elle été pendue ? C'était pourquoi elle l'a été dans une cage de fer, comme un déserteur de l'armée et, surtout, pourquoi les artistes d'après ont terni sa mémoire ? Et c'est une grande question. Si on analyse les faits, on a la chance maintenant d'avoir le procès, on s'aperçoit qu'aujourd'hui il n'y aurait même pas d'enquête du coroner. Alors pourquoi cette haine



Gilles Carle
(Photo : Lyne Charlebois)

et ce déchaînement contre une petite femme qui est devenue une légende, une mauvaise légende, un cauchemar. C'est cela qui m'intéresse dans le film. Voyons voir ce qui c'est passé. Je crois qu'il faut d'abord la réhabiliter après qu'on lui ait fait une injustice terrible. Je crois que fondamentalement on l'a détestée parce qu'elle a nié la suprématie naturelle de l'homme. C'est un peu ce personnage qui, en voulant s'amuser, a voulu se mettre sur un pied d'égalité avec l'homme, et surtout profiter du changement du régime français au régime anglais pour s'amuser un petit peu plus et pour ne pas être une bête de somme. Il y a là un sujet formidable que je travaille actuellement avec Roger Lemelin.

Ciné-Bulles : *C'est d'ailleurs un autre sujet féminin pour vous. Une femme exploitée. Alors que certains de vos détracteurs ont parfois dit que c'est vous qui exploitiez certaines femmes dans vos films, un peu comme des objets ?*

Gilles Carle : Par exemple, Chloé Sainte-Marie qui va jouer le film, je la respecte trop pour l'exploiter. Je déteste ce mot. Si elle n'avait pas été là, je n'aurais pas songé à faire ce film. On sait qu'elle (la Corriveau) avait des yeux de loup, qu'elle était petite... c'est presque la description de Chloé finalement. J'aime pas qu'on dise que j'exploite les femmes... J'aime pas les films à sujet, j'aime pas les films à problème et ceux qui touchent des pensées de groupe. J'aime les films qui parlent de l'humain en général sans trop parler de soi et de sa propre autobiographie, de ses propres problèmes. Donc je fais des films sur des femmes parce que les femmes sont autre chose, elles sont différentes, et au Québec elles ont probablement connu ce qu'on pourrait appeler l'angoisse de vivre avec plus d'acuité que les hommes.

Ciné-Bulles : *Un peu comme la mère Plouffe quand son jeune fils est au front...*

Gilles Carle : Oui, c'est une angoisse... Vous savez le cinéma c'est secret. On ne peut pas décoder le cinéma comme une image de télévision ou une image publicitaire. J'ai vu dernièrement un film merveilleux qui s'appelle **Bagdad Café**, et tout à coup je me suis dit : « Mon Dieu que j'aurais aimé que quelqu'un à l'époque dise de **la Vraie Nature de Bernadette** certaines choses que je pensais à propos de ce film. » Parce qu'au fond elle met des bananes dans les pommiers

cette femme qui arrive aussi, elle fait la même chose, elle arrive et trouble tout le monde... Et j'étais un peu triste qu'à l'époque on n'y ait vu qu'un film sur le retour à la nature, alors que c'est un film sur rien, sur la poésie de la vie, sur la soupe aux fraises, sur la beauté, sur le désespoir de la société urbaine qui envahit tout..., mais pas un film à sujet. On y a vu un film féministe. Je ne fais pas de films féministes, je n'ai pas le droit, je ne suis pas une femme.

Ciné-Bulles : *Alors que vous parlez de décadence, j'en profite pour vous demander quels sont vos rapports avec la critique ?*

Gilles Carle : Les rapports avec la critique sont mauvais quand ils sont bons. Ils vous font un tort énorme quand ils vous louent tout le temps. La critique, si on lui demande d'être des louangeurs patentés, elle ne fait pas son métier. Chaque fois que la critique m'a descendu violemment, je me suis remis sur pied et cela m'a fait réfléchir. J'ai réfléchi après, mais pas avant. Je ne fais pas de films pour la critique, je ne cède rien. Il ne faut rien céder à la critique, rien céder aux pensées de groupes, rien à l'argent, à personne. Il faut faire les films qu'on veut faire avec une certaine humilité parce qu'on vole le peuple : c'est lui qui nous donne les sujets. L'Histoire me donne **la Corriveau** par exemple. Avant de dire que nos films sont grands, il faut d'abord qu'ils soient bons. Il faut qu'ils soient respectueux des choses, respectueux de la vie du peuple. C'est des grands mots, mais c'est vrai pour moi.

Ciné-Bulles : *Après 28 ans d'activité au sein du cinéma québécois, caressez-vous un désir secret, un projet que vous aimeriez réaliser au-delà de **la Corriveau** ?*

Gilles Carle : J'ai beaucoup de projets encore, même si j'ai 59 ans, disons que j'ai des projets pour dix ans à venir à peu près. J'ai un projet de science-fiction qui s'appelle **la Forêt argentée**, une sorte de science-fiction poétique. J'ai un film qui s'appelle **l'Âge des statues** qui est un petit film qui continuerait un autre volet de **l'Âge de la machine**. J'ai un autre truc que je prépare avec Jean Dansereau qui se passe à Val-Jalbert, qui s'appelle **la Postière**, un film de femme encore. (Rires) Alors j'ai beaucoup de projets, j'ai un film qui se passe dans l'Arctique, tout cela me trotte dans la tête. Mais la vérité, c'est qu'on fait des films au moment où il y a des images qui naissent. ■



Chloé Sainte-Marie
(Photo : Lyne Charlebois)

« Que l'Office national du film m'ait refusé **la Corriveau**, c'est très normal. Mais c'est la manière que je conteste. Je m'élève contre cette politique que je trouve discriminatoire, car elle va à l'encontre des lois québécoises et canadiennes touchant la discrimination. C'est comme si Radio-Canada décidait qu'elle ne veut plus travailler avec Pierre Gauvreau sous prétexte qu'il est un réalisateur chevronné. »
(Gilles Carle, **la Presse**, 14 mars 1989)